

Nègres; les Indiens et les hommes de race mixte, mélangés d'Européens, d'Africains, d'Indiens américains et de Malais; car c'est par la communication fréquente qui existe entre Acapulco et les îles Philippines, que plusieurs individus d'origine asiatique, soit Chinois, soit Malais, se sont établis dans la Nouvelle-Espagne.

Un préjugé très-répandu en Europe, fait croire qu'un très-petit nombre d'indigènes à teint cuivré ou de descendans des anciens Mexicains, se sont conservés jusqu'à nos jours. Les cruautés des Européens ont fait disparaître entièrement les anciens habitans des îles Antilles. On n'est point parvenu à cet horrible résultat sur le continent de l'Amérique. Dans la Nouvelle-Espagne, le nombre des Indiens excède deux millions et demi, en ne comptant que ceux qui sont de race pure, sans mélange de sang européen ou africain. Ce qui est plus consolant encore, et nous le répétons, c'est que, loin de s'éteindre, la population des indigènes a augmenté considérablement depuis cinquante ans, comme le prouvent les registres de la capitation ou du tribut.

En général, les Indiens paroissent former les deux cinquièmes de la population du Mexique. Dans les quatre intendances de Guanaxuato, de Valladolid, d'Oaxaca et de la Puebla, cette population s'élève même à trois cinquièmes. L'année 1793, le dénombrement présentoit le tableau suivant :

Noms des intendances.	Popul. totale.	Nombre des Indiens.
Guanaxuato,	598,000	175,000
Valladolid,	290,000	119,000
Puebla,	638,000	416,000
Oaxaca,	411,000	363,000

Il résulte de ce tableau que, dans l'intendance d'Oaxaca, on compte sur 100 individus 88 Indiens. Ce grand nombre d'indigènes prouve sans doute combien la culture de ce pays est ancienne : aussi trouve-t-on près d'Oaxaca des restes de monumens d'architecture mexicaine qui annoncent une civilisation singulièrement avancée.

Les Indiens ou les hommes à teint cuivré sont très-rares dans le nord de la Nouvelle-Espagne; à peine en trouve-t-on dans les provinces appelées *internas*. L'histoire fait



entrevoir plusieurs causes de ce phénomène. Lorsque les Espagnols firent la conquête du Mexique, ils ne trouvèrent que très-peu d'habitans dans les pays situés au delà du parallèle de 20°. Ces provinces étoient la demeure des Chichimèques et des Otomites, deux peuples nomades dont les hordes peu nombreuses occupoient de vastes terrains. L'agriculture et la civilisation, comme nous l'avons observé plus haut, étoient concentrées dans les plateaux qui se prolongent au sud de la rivière de Santiago, surtout entre la vallée de Mexico et la province d'Oaxaca.

En général, depuis le septième jusqu'au treizième siècle, la population paroît avoir continuellement reflué vers le sud. Des régions situées au nord du Rio Gila sortirent ces nations guerrières qui, les unes après les autres, inondèrent le pays d'Anahuac. Nous ignorons si c'étoit là leur patrie primitive, ou si, originaires de l'Asie ou de la côte nord-ouest de l'Amérique, ils avoient traversé les savanes de Nabajoa et du Moqui pour parvenir au Rio Gila. Les tableaux hiéroglyphiques des Aztèques nous ont transmis la mémoire des époques principales qu'offre

la grande migration des peuples américains. Cette migration a quelque analogie avec celle qui, au cinquième siècle, plongea l'Europe dans un état de barbarie dont nous ressentons encore les suites funestes dans plusieurs de nos institutions sociales. Les peuples qui traversèrent le Mexique y laissèrent au contraire des traces de culture et de civilisation. Les Toltèques y parurent pour la première fois l'an 648, les Chichimèques en 1170, les Nahualtèques l'an 1178, les Acolhues et les Aztèques en 1196. Les Toltèques introduisirent la culture du maïs et du coton; ils construisirent des villes, des chemins, et surtout ces grandes pyramides que nous admirons encore aujourd'hui, et dont les faces sont très-exactement orientées. Ils connoissoient l'usage des peintures hiéroglyphiques; ils savoient fondre des métaux et tailler les pierres les plus dures; ils avoient une année solaire plus parfaite que celle des Grecs et des Romains. La forme de leur gouvernement indiquoit qu'ils descendoient d'un peuple qui lui-même avoit déjà éprouvé de grandes vicissitudes dans son état social. Mais quelle est la source de cette culture? quel est



le pays d'où sortirent les Toltèques et les Mexicains ?

La tradition et les hiéroglyphes historiques nomment Huehuetlapallan, Tollan et Aztlan, la première demeure de ces peuples voyageurs. Rien n'annonce aujourd'hui une ancienne civilisation de l'espèce humaine au nord du Rio Gila ou dans les régions septentrionales parcourues par Hearne, Fiedler et Mackensie : mais sur la côte nord-ouest, entre Nootka et la rivière de Cook, surtout sous les 57° de latitude boréale, dans la baie de Norfolk et dans le canal de Cox, les indigènes montrent un goût décidé pour les peintures hiéroglyphiques<sup>1</sup>. Un savant distingué, M. de Fleurieu, soupçonne que ces peuples pourroient bien être les descendants de quelque colonie mexicaine qui, lors de la conquête, se réfugia dans ces régions boréales. Cette opinion ingénieuse paroîtra

<sup>1</sup> *Voyage de Marchand*, T. I, p. 258, 261, 375; *Dixon*, p. 332. Une harpe représentée dans les peintures hiéroglyphiques des habitans de la côte nord-ouest de l'Amérique, est un objet au moins aussi remarquable que la fameuse harpe figurée sur les parois des tombeaux des rois à Thèbes.

moins probable, si l'on considère la grande distance que ces colons auroient eu à franchir, et si l'on se rappelle que la culture mexicaine ne s'étendoit pas au nord des 20° de latitude. J'incline plutôt à croire que, lors de la migration des Toltèques et des Aztèques vers le sud, quelques tribus sont restées sur les côtes du Nouveau-Norfolk et de la Nouvelle-Cornouaille, tandis que les autres continuoient leur marche vers le sud. On conçoit comment des peuples qui voyageoient en masse, par exemple les Ostrogoths et les Alains, ont pu parvenir depuis la mer Noire jusqu'en Espagne; mais croiroit-on qu'une portion de ces mêmes peuples auroit pu retourner de l'ouest à l'est, à une époque où d'autres hordes avoient déjà occupé leurs premières demeures vers les rives du Don et du Borysthène ?

Il ne nous est point permis d'agiter ici le grand problème de l'origine asiatique des Toltèques et des Aztèques : la question générale de la première origine des habitans d'un continent est au delà des limites prescrites à l'histoire ; peut-être même n'est-elle pas une question philosophique. Sans doute



il existoit déjà d'autres peuples au Mexique, lorsque les Toltèques s'y présentèrent dans leur migration : par conséquent, rechercher si les Toltèques sont une race asiatique, n'est pas demander si tous les Américains sont descendus du haut plateau du Thibet ou de la Sibérie orientale. De Guignes croit avoir prouvé, par les annales des Chinois, que ce dernier peuple visitoit l'Amérique depuis l'année 458. Horn, dans son ouvrage ingénieux *de originibus Americanis*, publié en 1699, M. Schérer, dans ses recherches historiques sur le Nouveau-Monde, et des écrivains plus récents, ont rendu très-probable que d'anciens rapports existoient entre l'Asie et l'Amérique.

J'ai avancé dans un autre endroit, que les Toltèques ou les Aztèques pourroient être une partie de ces Hiongnoux qui, selon les histoires chinoises, émigrèrent en suivant leur chef Punon, et se perdirent dans le nord de la Sibérie. Cette nation de guerriers pasteurs a changé plus d'une fois la face politique de l'Asie orientale ; c'est elle qui a

Tableaux de la nature, Vol. I, p. 53.

désolé, sous le nom de Huns, les plus belles parties de l'Europe civilisée. Toutes ces conjectures pourront acquérir plus de probabilité lorsqu'on découvrira une analogie marquante entre les langues de la Tartarie et celles du Nouveau-Continent ; analogie qui, d'après les dernières recherches de M. Barton Smith, ne s'étend que sur un très-petit nombre de mots. Le manque de froment, d'avoine, d'orge et de seigle, de ces graminées nourissantes que l'on désigne sous le nom général de céréales, paroît prouver que, si des tribus asiatiques ont passé en Amérique, elles devoient descendre de quelque peuple nomade ou pasteur. Dans l'Ancien-Continent, nous voyons la culture des céréales et l'usage du lait introduits depuis l'époque la plus reculée à laquelle remonte l'histoire. Les habitans du Nouveau-Continent ne cultivoient d'autres graminées que le maïs (*Zea*) ; ils ne se nourrissoient d'aucune espèce de laitage, quoique les lamas, les alpacas, et, dans le nord du Mexique et du Canada, deux espèces de bœufs indigènes eussent pu leur offrir du lait en abondance. Voilà des contrastes frappans



entre les peuples de la race mongole et ceux de la race américaine.

Sans nous perdre dans des suppositions sur la première patrie des Toltèques et des Aztèques ; sans fixer la position géographique de ces anciens royaumes de Huehuetlapallan et d'Aztlan, nous nous bornerons à énoncer ce que nous apprennent les historiens espagnols. Au seizième siècle, les provinces septentrionales, la Nouvelle-Biscaye, Sonora et le Nouveau-Mexique, n'étoient que très-peu habitées. Les indigènes étoient des peuples nomades et chasseurs ; ils se retirèrent à mesure que les conquérans européens s'avancèrent vers le nord. L'agriculture seule attache l'homme au sol, et développe l'amour de la patrie : aussi nous voyons que dans la partie méridionale d'Anahuac, dans la région cultivée voisine de Ténochtitlan, les colons Aztèques, endurant patiemment les vexations cruelles que les vainqueurs exerçoient sur eux, souffrirent tout, plutôt que de quitter le sol que leurs pères avoient cultivé de leurs mains. Dans les provinces septentrionales, au contraire, les indigènes cédèrent aux

conquérans les savanes incultes qui servoient de pâturages aux buffles. Les Indiens se réfugièrent au delà du Zila, vers le Rio Zaguanas et vers les montagnes de las Grullas. Les tribus indiennes qui occupoient jadis le territoire des États-Unis au Canada, ont suivi la même politique ; elles ont préféré de se retirer, d'abord derrière les monts Alléghanys, puis derrière l'Ohio, et enfin derrière le Missouri, pour ne pas être forcés de vivre parmi les Européens. Par une même cause, on ne trouve la race des indigènes à teint cuivré ni dans les *provincias internas* de la Nouvelle-Espagne, ni dans la partie cultivée des États-Unis.

Les migrations des peuples américains s'étant constamment faites du nord au sud, du moins depuis le sixième jusqu'au douzième siècle, il est clair que la population indienne de la Nouvelle-Espagne doit être composée d'éléments très-hétérogènes. A mesure que la population a reflué vers le sud, quelques tribus se sont arrêtées dans leur course, et se sont mêlées aux peuples qui les suivoient de près. La grande variété des langues que l'on parle encore aujourd'hui dans le royaume



du Mexique, prouve une grande variété de races et d'origine.

Le nombre de ces langues est au delà de vingt, dont quatorze ont déjà des grammaires et des dictionnaires assez complets. Voici leurs noms : langue mexicaine ou aztèque, langue otomite, langue tarasque, langue zapotèque, langue mistèque, langue maye ou du Yucatan, langue totonaque, langue popolouque, langue matlazingue, langue huastèque, langue mixe, langue caquiquelle, langue taramare, langue tepehuane, langue core. Il paroît que la plupart de ces langues, loin d'être des dialectes d'une seule (comme quelques auteurs l'ont faussement avancé), sont au moins aussi différentes les unes des autres que l'est le grec de l'allemand, ou le françois du polonois : c'est du moins le cas des sept langues de la Nouvelle-Espagne dont je possède les vocabulaires. Cette variété d'idiomes que parlent les peuples du Nouveau-Continent, et que, sans la moindre exagération, on peut porter à plusieurs centaines, présente un phénomène bien frappant, surtout si on le compare au peu de langues qu'offrent l'Asie et l'Europe.

La langue mexicaine, celle des Aztèques, est la plus répandue ; elle s'étend aujourd'hui depuis les 37° jusqu'au lac de Nicaragua, sur une longueur de 400 lieues. L'abbé Clavigero a prouvé<sup>1</sup> que les Toltèques, les Chichimèques (desquels descendent les habitans de Tlascalala), les Acolhues et les Nahuatlèques, parloient tous la même langue que les Mexicains. Cette langue est moins sonore<sup>2</sup>, mais presque aussi répandue et aussi riche que celle des Incas. Après la langue mexicaine ou aztèque, dont il existe onze grammaires imprimées, la langue la plus générale de la Nouvelle-Espagne est celle des Otomites.

Je serois sûr d'intéresser le lecteur par une description détaillée des mœurs, du caractère, de l'état physique et intellectuel de ces indigènes du Mexique, que les lois espagnoles désignent par la dénomination

<sup>1</sup> Clavigero, T. I, p. 153.

<sup>2</sup> Le mot *Notlazomahuizteopixcatatzin* signifie : prêtre vénérable que je chéris comme mon père. Les Mexicains emploient ce mot de vingt-sept lettres en parlant aux curés.



d'Indiens. L'intérêt général que l'on marque en Europe pour ces restes de la population primitive du Nouveau-Continent, part d'une source morale qui honore l'humanité. L'histoire de l'Amérique et de l'Indostan présente le tableau d'une lutte inégale entre des peuples avancés dans les arts et d'autres qui n'étoient encore qu'au premier degré de la civilisation. Cette race infortunée des Aztèques qui avoit échappé au carnage, paroissoit destinée à s'éteindre sous une oppression de plusieurs siècles. On a de la peine à se persuader que près de deux millions et demi d'aborigènes aient pu survivre à ces longues calamités. L'habitant du Mexique et du Pérou, l'Indien du Gange, fixent, d'une manière bien différente du Chinois ou du Japonois, l'attention de l'observateur doué de sensibilité. Tel est l'intérêt qu'inspire le malheur d'un peuple vaincu, qu'il rend même souvent injuste envers les descendans du peuple vainqueur.

Pour faire connoître les indigènes de la Nouvelle-Espagne, il ne suffiroit pas de les dépeindre dans leur état actuel d'abrutissement et de misère; il faudroit remonter à

l'époque reculée où, gouvernée d'après ses lois, la nation pouvoit déployer sa propre énergie; il faudroit consulter les peintures hiéroglyphiques, les constructions en pierres taillées et les ouvrages de sculpture qui se sont conservés jusqu'à nos jours, et qui, attestant l'enfance des arts, offrent cependant des analogies frappantes avec plusieurs monumens des peuples les plus civilisés. Ces recherches sont réservées pour la Relation historique de notre expédition aux tropiques. La nature de cet ouvrage ne nous permet pas d'entrer dans des détails d'ailleurs également importans pour l'histoire et pour l'étude psychologique de notre espèce. Nous nous bornerons ici à indiquer les traits les plus saillans de ce vaste tableau des peuples indigènes de l'Amérique.

Les Indiens de la Nouvelle-Espagne ressemblent en général à ceux qui habitent le Canada et la Floride, le Pérou et le Brésil: même couleur basanée et cuivrée, cheveux plats et lisses, peu de barbe, le corps trapu, l'œil allongé, ayant le coin dirigé par en haut vers les tempes, les pommettes saillantes, les lèvres larges, dans la bouche une expres-



sion de douceur qui contraste avec un regard sombre et sévère. La race américaine est, après la race hyperboréenne, la moins nombreuse ; mais elle occupe le plus grand espace sur le globe. Sur un million et demi de lieues carrées, depuis les îles de la Terre-de-Feu jusqu'au fleuve S. Laurent et au détroit de Bering, on est frappé, au premier abord, de la ressemblance que présentent les traits des habitans. On croit reconnoître que tous descendent d'une même souche, malgré l'énorme différence des langues qui les éloignent les uns des autres. Cependant, en réfléchissant plus sérieusement sur cet air de famille, en vivant long-temps parmi les indigènes de l'Amérique, on remarque que des voyageurs célèbres qui n'ont pu observer que quelques individus sur les côtes, ont singulièrement exagéré l'analogie des formes dans la race américaine.

La culture intellectuelle est ce qui contribue le plus à diversifier les traits. Chez les peuples barbares, il existe plutôt une physionomie de tribu, de horde ; qu'une physionomie propre à tel ou tel individu. En comparant les animaux domestiques à ceux

qui habitent nos forêts, on croit faire la même observation. Mais l'Européen, en jugeant de la grande ressemblance des races qui ont la peau très-basaneé ; est, de plus, sujet à une illusion particulière ; il est frappé d'un teint aussi différent du nôtre, et l'uniformité du coloris fait long-temps disparaître à ses yeux la différence des traits individuels. Le nouveau colon a de la peine à distinguer les indigènes, parce que ses yeux sont moins fixés sur l'expression douce, mélancolique ou féroce du visage, que sur la couleur d'un rouge cuivré, et sur les cheveux noirs, luisans, grossiers et tellement lisses, qu'on les croiroit constamment mouillés.

On reconnoît sans doute, dans le tableau fidèle qu'un excellent observateur, M. Volney, a tracé des Indiens du Canada, les peuplades éparses dans les prairies du Rio Apure et du Carony. Le même type existe dans les deux Amériques ; mais les Européens qui ont navigué sur les grandes rivières de l'Orénoque et de l'Amazone, ceux qui ont eu occasion de voir un grand nombre de tribus diverses assemblées sous la hiérarchie monastique dans les missions, auront observé que la



race américaine offre des peuples qui, par leurs traits, diffèrent aussi essentiellement les uns des autres que les variétés nombreuses de la race du Caucase, les Circassiens, les Maures et les Perses. La forme élancée des Patagons qui habitent l'extrémité australe du Nouveau-Continent, se retrouve, pour ainsi dire, chez les Caribes qui habitent les plaines depuis le Delta de l'Orénoque jusqu'aux sources du Rio Blanco. Quelle différence entre la taille, la physionomie et la constitution physique de ces Caribes<sup>1</sup>, que l'on doit compter parmi les peuples les plus robustes de la terre, et qu'il ne faut pas confondre avec les *Zambos* dégénérés, appelés jadis Caribes à l'île de St. Vincent, et le corps trapu des Indiens Chaymas de la province de Cumana! Quelle différence de

<sup>1</sup> La grande nation des Caribes ou Caraïbes, qui, après avoir exterminé les Cabres, avoit conquis une partie considérable de l'Amérique méridionale, s'étendoit au seizième siècle depuis l'équateur jusqu'aux îles Vierges. Le peu de familles qui existoient de nos temps dans les îles Antilles orientales, et qui viennent d'être déportées par les Anglois, étoient un mélange de vrais Caribes et de Nègres.

forme entre les Indiens de Tlascala et les Lipans et Chichimèques de la partie septentrionale du Mexique!

Les indigènes de la Nouvelle-Espagne ont le teint plus basané que les habitans des pays les plus chauds de l'Amérique méridionale. Ce fait est d'autant plus remarquable, que, dans la race du Caucase, que l'on peut aussi appeler la race arabe-européenne, les peuples du midi ont la peau moins blanche que ceux du nord. Quoique plusieurs des nations asiatiques qui ont inondé l'Europe au sixième siècle eussent le coloris très-foncé, il paroît cependant que la nuance des teints observée parmi les peuples de la race blanche est moins due à leur origine et à leur mélange, qu'à l'influence locale du climat. L'effet de cette influence paroît presque nul chez les Américains et chez les Nègres. Ces races dans lesquelles le carbure d'hydrogène se dépose abondamment dans le corps muqueux ou réticulaire de Malpighi, résistent singulièrement aux impressions de l'air ambiant. Les Nègres des montagnes de la Haute Guinée ne sont pas moins noirs que ceux qui avoisinent les côtes. Parmi les indigènes



du Nouveau-Continent, il existe sans doute des tribus d'une couleur très-peu foncée, et dont le teint se rapproche de celui des Arabes ou des Maures. Nous avons trouvé que les peuples du Rio Negro sont plus basanés que ceux du Bas-Orénoque ; et cependant les bords du premier de ces deux fleuves jouissent d'un climat plus frais que les régions plus septentrionales. Dans les forêts de la Guiane, surtout vers les sources de l'Orénoque, vivent plusieurs tribus blanchâtres, les Guaicas, les Guajaribes et les Arigues, dont quelques individus robustes et n'offrant aucun signe de la maladie asthénique qui caractérise les *Albinos*, ont le teint de vrais métis. Cependant, ces tribus ne se sont jamais mêlées avec les Européens, et se trouvent entourées d'autres peuplades d'un brun noirâtre. Les Indiens qui, dans la zone torride habitent les plateaux les plus élevés de la Cordillère des Andes, ceux qui, sous les 45° de latitude australe, vivent de pêche entre les îlots de l'Archipel des Chonos, ont le teint aussi cuivré que ceux qui, sous un ciel brûlant, cultivent des bananes dans les vallées les plus étroites et les plus profondes de la région équinoxiale.

Il faut ajouter à cela que les Indiens montagnards sont vêtus et l'ont été long-temps avant la conquête, tandis que les indigènes qui errent dans les plaines sont tout nus, et par conséquent toujours exposés aux rayons perpendiculaires du soleil. Je n'ai point observé que, dans un même individu, les parties du corps couvertes soient moins brunes que celles qui sont en contact avec un air chaud et humide. Partout on s'aperçoit que la couleur de l'Américain dépend très-peu de la position locale dans laquelle nous le voyons actuellement. Les Mexicains, comme il a été observé plus haut, sont plus basanés que les Indiens de Quito et de la Nouvelle-Grenade, qui habitent un climat entièrement analogue ; nous voyons même que les peuplades éparses au nord du Rio Gila sont plus brunes que celles qui avoisinent le royaume de Guatimala. Cette couleur foncée se soutient jusqu'à la côte la plus proche de l'Asie. Mais, sous les 54° 10' de latitude boréale, à Cloak-Bay, au milieu d'Indiens à teint cuivré et à petits yeux très-allongés, se présente une tribu qui a de grands yeux, des traits européens, et la peau moins brune que les paysans de